

1930


# Les Femmes dans le journalisme

Marguerite Durand

Michèle C. Magnin

*University of San Diego*, [mmagnin@sandiego.edu](mailto:mmagnin@sandiego.edu)

Follow this and additional works at: <https://digital.sandiego.edu/durand-tome3>

 Part of the [Feminist, Gender, and Sexuality Studies Commons](#), [History of Gender Commons](#), [Journalism Studies Commons](#), [Labor History Commons](#), [Other French and Francophone Language and Literature Commons](#), and the [Social Work Commons](#)

---

## Digital USD Citation

Durand, Marguerite and Magnin, Michèle C., "Les Femmes dans le journalisme" (1930). *Tome 3*. 4.  
<https://digital.sandiego.edu/durand-tome3/4>

This Transcription is brought to you for free and open access by the Manuscrits de Marguerite Durand at Digital USD. It has been accepted for inclusion in Tome 3 by an authorized administrator of Digital USD. For more information, please contact [digital@sandiego.edu](mailto:digital@sandiego.edu).

## LES FEMMES DANS LE JOURNALISME [1930]

Le journalisme n'est pas un métier ... et c'est plus qu'une profession : c'est une science. Science très moderne et dont le principal effort consiste à s'assimiler plus ou moins [à] toutes les autres sciences.

Mon confrère et ami J. Bernard en a donné récemment une définition à mon sens des plus exactes. "Le journalisme", dit-il, "c'est l'école primaire de la diplomatie."

On pourrait ajouter que cette école est une des rares écoles qui ne soit point encombrées et sur les bancs de laquelle il y a place pour les femmes comme pour les hommes... à talent égal, à valeur égale, bien entendu.

Elle a, d'ailleurs, produit quelques bons élèves, cette "école primaire de la diplomatie" et si elle s'honore de compter dans le domaine politique à son actif des Briand, des Viviani, des Herriot, des Poincaré, des Doumergue et parmi les plus jeunes des Tardieu et des Lautier, tous ont tenu et tiennent également à honneur de se réclamer de ce journalisme où ils firent leurs débuts d'hommes politiques ; auquel ils restent attachés et reviennent sous le moindre prétexte, à la moindre occasion et avec joie.

Le journal qui, autrefois était un véhicule d'idées - d'idées politiques surtout - au service, seulement, d'une certaine classe est devenu, aujourd'hui la "chose" indispensable de toutes les classes. Intellectuels, manuels, ouvriers, employés, l'œil à peine ouvert se précipitent sur leur journal en même temps que sur leur café au lait et chacun va à son travail l'estomac et l'esprit également lestés.

Il s'ensuit que le rôle du journaliste prend de jour en jour plus d'importance et devient de jour en jour aussi, plus difficile.

Cette "clarté de tout" que Molière voulait bien permettre aux femmes d'acquérir, ne suffit plus au journaliste moderne. Il lui faut tout approfondir. Indispensable trait d'union entre les organismes multiples dont le fonctionnement constitue la vie du pays, et des citoyens qui, de plus en plus portés vers la spécialisation, négligent les questions d'ordre général, le journaliste doit tout savoir pour dispenser chaque jour, en quelques lignes, la quintessence de ce savoir de façon à satisfaire à la fois, ce qui n'est pas sans difficulté, les esprits les plus cultivés comme les incultes.

C'est parce qu'il doit de plus en plus faire face à de telles obligations que le journalisme a évolué ; que la profession de journaliste s'est ennoblie.

Elle ne compte plus, comme autrefois, les paresseux, les ignorants, les ratés, les laissés pour compte de toutes les professions. Les valeurs y sont nombreuses et si elle n'avait point à compter, malheureusement, avec des conditions économiques qui rabaisent, actuellement, trop de journaux au rang de vulgaires entreprises commerciales, la profession de journaliste serait la plus belle, la plus intéressante, la plus noble des professions.

Et les femmes journalistes ?

Les femmes journalistes, contrairement à ce qui est arrivé aux femmes dans tant d'autres professions n'ont eu - comme l'on dit vulgairement - ni à essuyer les plâtres ni à nettoyer la maison.

Je parle, bien entendu de celles qui sont venues à ce que j'appellerai "le journalisme actif". Car si des femmes ont, de tout temps écrit dans des publications quotidiennes ou périodiques, cela à mon avis, ne suffit pas pour les qualifier de journalistes.

L'accès des femmes au journalisme moderne est l'une des conquêtes dont le féminisme est justement fier et dont le mérite ne peut lui être contesté. Il a poussé et doit toujours pousser les femmes vers cette carrière parce qu'elle est de celles qui obligent la femme à sortir de chez elle, à voir, à écouter, à observer, à comprendre et à juger en dehors du cercle restreint de sa famille, de ses relations ou de sa classe où les coutumes, les mœurs plus que les lois, il faut bien le dire, ont trop longtemps, retenu la Française, bornant son horizon intellectuel et restreignant son champ d'activité.

Désirant causer surtout avec vous du journalisme féminin de formule moderne, je passerai rapidement sur l'historique de celui qui l'a précédé ... et cela d'autant plus que je suis convaincue que les citations trop nombreuses et les nomenclatures trop longues si précieuses, si indispensables dans les ouvrages de documentation destinés à être lus et consultés, ne laissent que peu de trace pour ne pas dire aucune trace - dans la mémoire d'auditeurs réunis aimablement pour entendre traiter un sujet dans ses grandes lignes et non dans ses détails souvent fastidieux.

Le journalisme masculin prétend avoir un roi dans ses ancêtres. Louis XIII ne dédaigna pas, paraît-il, d'écrire, personnellement, dans la première gazette de Renaudot.

Les femmes, pour ne pas être en reste ont, à défaut d'un roi, découvert une royale "consœur" à la même époque en la personne de la Duchesse de Longueville. Ce qui est moins connu c'est qu'une femme écrivit de façon suivie dans "les mazarinades". Elle s'appelait Suzanne de Nervèze, on compte d'elle 15 pamphlets, et, chose curieuse, elle figure pour une somme de 406 livres dans le testament de Mazarin.

A l'occasion de l'exposition internationale de la presse qui eut lieu, il y a deux ans, à Cologne, une femme fort érudite, membre de nos principales associations féministes, Madame Louise Patouillet, a écrit une brochure intitulée *L'émancipation des femmes et la presse en France jusqu'en 1870* dont je ne saurais trop conseiller la lecture non seulement à ceux qu'intéresse la question du journalisme et des femmes mais à tous ceux qui veulent se renseigner sur l'évolution de l'esprit féminin tendant, à travers les siècles, vers son émancipation.

Par le mot presse, Mme Patouillet n'entend pas "journalisme" mais tout ce qu'elle considère comme moyen de communication avec le public, de servir à la

diffusion des idées comme les écrits de Christine de Pisan - que nous considérons comme la 1<sup>ère</sup> féministe ; les lettres de Madame de Sévigné, véritables chroniques d'actualité, les échos écrits des salons du 17<sup>e</sup> et surtout de la première partie du 18<sup>e</sup> siècle d'où partaient à l'époque toutes les informations : à citer notamment le salon de Mme Doublet d'où partirent les "nouvelles à la main" dont sont constitués les mémoires célèbres de Bachaumont. Tout cela est consigné dans l'ouvrage de Mme Patouillet qui marque fort judicieusement la part souvent anonyme prise par les femmes dans les publications de cette époque, jusqu'au moment où les femmes collaborèrent officiellement, aux gazettes, aux "cahiers", aux publications périodiques ou de circonstance, ancêtres de nos modernes journaux.

La Révolution en vit éclore une grande quantité mais avant de leur décerner une "maternité" certaine il faut user de quelques précautions.

Des titres d'allure féminine étaient souvent ceux de libelles, de pamphlets rédigés par des hommes et marqués de l'esprit masculin ; tantôt dans le but de servir véritablement la cause des femmes, tantôt dans le but de la ridiculiser.

De cette période ne retenons comme étant ceux de femmes ayant vraiment fait œuvre de journalistes que les noms de Mme Keralio-Robert, collaboratrice au *Journal des Savants* et directrice des *Révolutions de l'Europe* et du *Mercure national* où elle donna des articles de politique et de sociologie dont certains sur les assignats et le plan des académies furent très remarquables.

Mais revendiquons comme journaliste Mme Roland qui collabora - probablement - au *Patriote Français de Brissot* - et certainement au *Patriote Français de Champagneux* édité à Lyon, et Pauline de Meulan (Mme Guizot) rédactrice attitrée du *Publiciste*.

Le 19<sup>e</sup> siècle surtout à partir de l'époque fouriériste vit éclore ... et mourir aussitôt quantité de publications féminines et féministes.

Pour cette époque ce n'est pas seulement la brochure de Mme Patouillet qu'il faut consulter. Il faut lire les ouvrages de Léon Abensour, particulièrement attrayants et documentés - notamment celui qui est intitulé *Le féminisme sous Louis-Philippe*.

Ici, une courte parenthèse pour rendre hommage à des femmes à qui nous devons nos hommages.

Si les journaux féministes du milieu du 19<sup>e</sup> siècle furent éphémères, l'effort qu'ils représentent ne le fut pas. Toutes les réformes depuis réalisées ou que réclame encore le féminisme d'aujourd'hui furent mises sur le chantier, soutenues, défendues et non sans mérite par les féministes d'alors : Réforme des lois du mariage, amélioration des conditions du travail féminin, et surtout droit à l'instruction ; tout cela était au programme de nos devancières qui au milieu de difficultés et même de persécutions sans nombre ont déblayé le terrain sur lequel l'on peut maintenant s'engager ... sans aucun risque.

Qu'elles en soient ici et une fois de plus remerciées.

Si les feuilles à allures de journal n'eurent au siècle dernier qu'une importance très relative, il n'en fut pas de même des revues dont certaines et non des moindres eurent des femmes comme directrices : Mme Rattazzi, Mme Adam par

exemple et dont toutes les autres ont compté dans leur rédaction des femmes d'un incontestable talent, de Mme de Staël, de Mme de Genlis à George Sand et sans discontinuation jusqu'à la pléiade actuelle qui est des plus brillantes.

Mais pour moi, je le répète, revue n'est pas journal et qui dit "chroniqueur" ne dit pas "journaliste"...

La journaliste type du 19<sup>e</sup> siècle c'est Mme de Girardin dont les chroniques sont, en réalité du reportage d'actualité et aussi une femme moins connue du grand nombre mais que les féministes n'ignorent pas : Hubertine Auclert ; son journal *La Citoyenne*, bien que périodique, suivait l'actualité comme un quotidien, et l'on peut dire que sa fondatrice avait le sens de l'actualité. Dans *La Citoyenne* comme plus tard dans *Le Radical* – qui fut, si je ne me trompe, le premier quotidien qui ouvrit une tribune au féminisme, Hubertine Auclert, toujours à l'affût d'une occasion propice, avait l'art de saisir toutes celles qui sous prétexte d'actualité lui permettaient de présenter ses revendications sans qu'elles paraissent jamais inopportunes ou surannées.

N'oublions pas de citer Mme Claude Vignon, statuaire bien connue qui devint, plus tard, la femme de Maurice Rouvier, ministre des finances.

Claude Vignon fut la 1<sup>ère</sup> femme journaliste qui eut accès au couloir du Parlement dont elle suivait les débats comme rédactrice parlementaire du *Soir de Bruxelles*.

A citer aussi plusieurs rédactrices aux *Débats* : notamment Mesdemoiselles Foa et Bertin.

Journalistes du 19<sup>e</sup> siècle. Mme de Girardin, Hubertine Auclert, Claude Vignon ?... Et Séverine ? direz-vous.

Séverine ?

Elle n'est pas plus du 19<sup>e</sup> siècle que du 20<sup>e</sup> ... elle est la plus grande figure journalistique des temps modernes. Tout simplement...

Mais... redescendons des sommets

...

Je le fais pour ma part en toute humilité car il me faut, aussi, parler un peu de moi !

J'ai personnellement, quelques droits de ne pas parler du journalisme en profane.

Mon grand-père maternel magistrat de carrière avait abandonné la magistrature pour le barreau. Il fut notamment, l'ami et l'avocat de Benjamin Constant. Des considérations d'ordre politique lui firent quitter la robe pour le journalisme.

Il créa en France et à l'étranger selon la coutume d'alors des journaux destinés à soutenir les intérêts du prince Louis Napoléon, futur Napoléon III dont il était l'ami et le plus dévoué partisan.

C'est mon grand-père qui organisa les premières conférences littéraires publiques. On était à l'époque où florissaient les académies de province. Les premiers conférenciers servirent entre elles de traits d'union. Je n'ai pas connu mon grand-père mais le rôle qu'il joua dans la presse politique de son époque me permet de prétendre à un certain atavisme... journalistique. J'avais à peine 17 ans, je venais

d'entrer à la Comédie-Française quand le hasard me fit découvrir dans de vieux papiers conservés par un ami de ma famille, la relation d'une représentation du *Malade Imaginaire* donnée à bord de je ne sais plus quel bateau allant en Chine, peu après la première représentation de cette pièce à Paris.

Georges Monval archiviste de la Comédie-Française publiait alors une petite revue : *Le Moliériste*. Il m'y accorda une page pour raconter ma découverte ... Ce fut mon premier article...

Mêlée peu après par mon mariage à la vie politique, je dus assumer, étant encore inexpérimentée, la direction d'un quotidien – *La Presse* – dont le tirage était alors fort important.

Je devais diriger plus tard *L'Action*, *Les Nouvelles*, *Le Radical*.

En quittant *La Presse* dont l'importance disparut avec le mouvement boulangiste, j'entrai ensuite au *Figaro* où me fut confiée la direction de l'un des suppléments hebdomadaires de ce journal : *Le Courrier du Figaro*.

Ce supplément avait une grande analogie avec la publication que vous connaissez tous et que dirige aujourd'hui Georges Montorgueil : *L'intermédiaire des chercheurs et curieux*.

Mais en plus des questions et des réponses portant sur des sujets nécessitant de longues et difficiles recherches, *Le Courrier du Figaro* publiait des questions d'actualité sur lesquelles ses lecteurs étaient sollicités de donner leur avis.

La tâche était très difficile mais le travail qu'elle nécessitait fut pour mon cerveau une "gymnastique" dont les effets furent salutaires.

Elle eût été au dessus de mes forces et de mes capacités, je me hâte de le reconnaître, si je n'avais pas été aidée puissamment par les deux secrétaires que je m'étais choisis. C'était alors de tout jeunes gens. Depuis ils ont fait, comme l'on dit leur chemin dans le monde... Ils se nomment André et Philippe Berthelot.

Un congrès féministe international - le premier du genre, si j'ai bonne mémoire, sa réunissait à Paris.

Sa première séance fut pour nos étudiants prétexte à un "chahut" comme on en avait rarement vu.

Chargée d'en rendre compte dans *Le Figaro* je m'y rendis dans les dispositions d'esprit qui étaient celles de la plupart des femmes de ma génération et de mon éducation et qui peuvent se traduire ainsi : "la puissance des femmes est dans leur faiblesse ... Dans les luttes quotidiennes auxquelles les hommes seuls sont forcés, elles perdront leur charme alors qu'avec un sourire" ... etc. etc. etc. je vous fais grâce des fadaïses qui avaient cours alors.

La séance était présidée par Maria Pognon dont le calme, le sang froid et l'autorité me frappèrent d'abord.

Il y avait là des femmes venues de tous les pays d'Europe dont certaines devaient faire un effort méritoire pour s'exprimer en français surtout au milieu des cris et des interruptions systématiques. Et toutes ces femmes disaient des choses sérieuses, justes, bien pensées...

Et c'était les gamins, les écoliers qui prétendaient leur imposer silence qui disaient, eux, des absurdités.

Je revins à la séance le lendemain. Je fis part de mes observations à Maria Pognon en lui disant qu'il était bien fâcheux qu'une presse impartiale n'enregistrât pas de si intéressants débats ... Oh oui ! me dit-elle, ce qui nous manque c'est bien un journal ! ...

Quelques mois plus tard, exactement le 11 décembre 1897, le premier quotidien féministe, *La Fronde*, paraissait. [En réalité, il s'agit du 9 décembre]

Ce fut un événement dans le monde de la presse et aussi dans le public. Le journal portait en exergue : "dirigé, rédigé, administré, composé uniquement par des femmes".

Cela n'était pas une marque d'antagonisme vis à vis des hommes. Mon féminisme n'a jamais tendu à cela.

Mais il s'agissait de prouver que le journalisme le plus moderne, le plus actif, celui que l'on ne fait point au coin de son feu mais en payant officiellement, matériellement, de sa personne au hasard de l'information et de l'actualité, était une carrière où les femmes pouvaient s'engager, où elles étaient aptes à tenir toutes les rubriques.

Si *La Fronde* eut compté dans sa rédaction ou dans son administration au poste le plus modeste un seul homme, on n'eût pas manqué de dire qu'il faisait seul tout le travail et que les femmes n'étaient là que pour la façade.

Les confrères ne s'y trompèrent pas d'ailleurs. *La Fronde* fut accueillie par eux de la plus aimable façon, admise immédiatement parmi les grands journaux et si certain "grincheux" déçu de ne pas y trouver matière à raillerie laissa percer son mécontentement, il l'exprima en des termes qui, pour nous, furent des compliments : "*La Fronde* est aussi ennuyeux que tous nos grands journaux : c'est *Le Temps* ... en jupons".

La critique n'était pas, en effet, facile à exercer car aucun journal ne pouvait alors mettre en ligne une rédaction présentant comme celle de *La Fronde* un ensemble aussi complet de talents et de compétences.

Pouvait-on soutenir sans ridicule que Clémence Royer la savante universellement connue, Clémence Royer dont Renan venait de dire : "C'est presque un homme de génie" n'était pas qualifiée pour émettre un avis sur les gens et les choses ?

Que Séverine n'était pas la grande journaliste que tous les directeurs se disputaient ?

Que Daniel Lesueur, Jane Marni, Marcelle Tinayre, Lucie Delarue-Mardrus, Myriam Harry, Judith Cladel, Harlor, Jane Catulle Mendès, Jeanne Landre ne savaient point écrire, que Pauline Kergomard, inspectrice de l'enseignement ignorait les questions d'enseignement comme Marie Bonneval le syndicalisme, Gabrielle Ferrari la musique, Jane Misme collaboratrice de Sarcey le théâtre et Andrée Téry - aujourd'hui Andrée Viollis princesse incontestée du journalisme ... le français!

On était bien forcé de reconnaître que le filet quotidien d'Hellé était un bijou de style et de fine ironie, que Bradamante était une polémiste remarquable, Odette

Laguerre, Mary Léopold Lacour et tant d'autres sociologues des renseignées, des écrivains de race ; que les grands reportages de Marie-Louise Néron et de Jeanne Brémontier étaient des plus vivants et des mieux observés ; que les comptes rendus des séances du Conseil municipal étaient enfin compréhensibles, rédigés qu'ils étaient par Maria Vérone... que quand elle parlait chimie, Blanche Napias la première femme reçue pharmacienne ne disait pas d'absurdité et que Mlle Klumpke astronome de l'Observatoire de Paris pouvait parler astronomie, mathématiques avec quelque connaissance de ces sujets.

J'arrête ici une nomenclature, un palmarès devrais-je dire qui pourrait s'étendre à l'infini et de la sincérité duquel vous pourriez douter si la preuve la plus éclatante n'en était donnée par ce fait que tous les grands journaux s'attachèrent ou tentèrent de s'attacher toutes les rédactrices de *La Fronde* et qu'il n'en est aucun qui n'en ait compté ou qui n'en compte encore dans sa rédaction après trente ans !

A la vérité *La Fronde* ne fut pas qu'un journal. Elle fut le centre, la personnification du féminisme jusque-là épars et inconsistant et, de rébarbatif qu'il était, elle le fit aimable, attrayant.

Quand au début même de *La Fronde* il fallait admettre ses rédactrices dans tant d'endroits où jusque-là les femmes n'avaient point accès : Chambre des députés, Sénat, Conseil municipal, tribunaux, Bourse, cérémonies officielles, les "confrères" ne se montrèrent pas très joyeux.

La présence des femmes parmi eux allait les obliger à plus de tenue et de retenues... cela n'allait pas être drôle !

Les premiers jours étaient à peine passés que la bonne camaraderie régnait... Les hommes faisaient assaut d'amabilité et de courtoisie... les femmes de simplicité et de tact.

Toutes les associations de presse ouvrirent dès lors leurs portes aux femmes journalistes : presse parlementaire, journalistes républicains, journalistes parisiens, presse judiciaire, secrétaires de rédaction, syndicat de la presse parisienne autrement dit des directeurs de journaux parisiens dont je fus la première et la seule à faire partie.

La seule forteresse que nous avons eu quelque peine à emporter c'est la Maison des journalistes qui d'ailleurs n'existait pas au temps de *La Fronde*. Mais l'accueil si flatteur, si amical, si affectueux même que nous y avons rencontré Séverine et moi quand, enfin, nous y fûmes admises, ouvrant la porte à nos consœurs, nous a bien consolées de notre longue attente.

Les campagnes de *La Fronde* ne furent pas que féministes. Elle se jeta résolument dans la lutte au moment de l'Affaire Dreyfus. La France, alors s'entredéchirait. Nous portâmes des coups et nous en reçûmes de sérieux.

Nous fûmes des plus acharnées à défendre l'enseignement laïque et nous osâmes ce que nos confrères n'avaient osé faire qu'en termes voilés et dans de trop rares occasions... demander la suppression de la réglementation de la prostitution.

Les études publiées dans *La Fronde*, sur ce sujet, par Mme Avril de Saint Croix, aujourd'hui présidente de ce Conseil national des femmes qui compte plus de 100.000 membres, et qui, il ne faut pas l'oublier, prit naissance à *La Fronde* – ces études furent alors des plus remarquées, des plus citées.



Qui le croirait ! Une seule de nos campagnes fut sévèrement jugée... Elle nous valut même le qualificatif de pornographes ! ... On nous accusa de vouloir déflorer la jeune fille qui, je cite textuellement, "n'aurait plus, si nous étions suivies, d'étonnement le jour de son mariage".

Et savez-vous ce que nous réclamions ? Ce qui [est] de mode aujourd'hui, ce à quoi *Le Matin* d'aujourd'hui a consacré toute une page ! La puériculture !... Le mot, j'en suis fière, est né à *La Fronde*. On le doit à Mme Bloch qui demandait qu'à côté de l'école, du lycée, il y eut la crèche. La crèche où sous le contrôle d'une institutrice qualifiée, les jeunes filles qui un jour seraient des mères soient initiées à leurs futurs devoirs, puissent apprendre à soigner les enfants ! C'était parait-il révolutionnaire !

Une directrice d'école primaire de Paris que cette idée avait séduite s'adressa au professeur Pinard, le même qui aujourd'hui est maître en la question, et lui demanda de faire dans son école, le soir, des cours de puériculture... Elle fut pour cela déplacée !

Une de ses collègues à Clermont-Ferrand eut la même idée... Elle fut révoquée.

Aujourd'hui la puériculture est en honneur. *La Fronde* s'enorgueillit d'avoir avant tous [les] autres contribué à un tel résultat.

S'il est permis de n'attacher qu'une médiocre importance aux distinctions honorifiques, aux honneurs officiels il n'était pas, pour nous, admissible que les femmes uniquement parce que femmes en soient privées. *La Fronde* travailla et réussit à réparer cette injustice.

La Légion d'honneur conférée de droit aux surintendantes de ses maisons d'éducation n'était décernée qu'à des religieuses, à des philanthropes notoires comme Mmes Fouché de Careil, Furtado Heine, Boucicaut...

Une seule exception avait été faite sous Napoléon III grâce à l'intervention pressante de l'Impératrice Eugénie en faveur de Rosa Bonheur artiste peintre d'un incontestable talent.

Il nous fallait obtenir la croix pour Clémence Royer dont l'œuvre scientifique honorait non seulement les femmes mais la France tout entière.

Un homme auquel le féminisme doit beaucoup : René Viviani intervint et remporta une victoire de plus sur les préjugés et sur la routine.

Georges Leygues alors ministre de l'Instruction Publique vint en personne attacher la croix de la Légion d'honneur au corsage de Clémence Royer au cours d'une soirée mémorable...

Une barrière était tombée !

M. L. Gagneur, Daniel Lesueur, Pauline Kergomard, Sarah Bernhardt, furent ensuite décorées.

Depuis lors, chaque promotion a compris les femmes journalistes, ou artistes, ou écrivains, ou avocates, ou industrielles ou commerçantes, au même titre que les hommes des mêmes professions.

Il est même permis de dire qu'à l'aide de très rares exceptions ces croix ont été bien placées et que notamment, aucune n'a été retirée d'une poitrine féminine pour un motif déshonorant.

J'ai parlé tout à l'heure, d'hommages officiels sans illusions croyez-le bien, sur leur vanité.

Mais comme malgré tout ils rehaussent dans l'esprit de ceux qui en sont témoins ceux qui en sont l'objet, nous nous sommes trouvées honorées avec toutes les femmes jadis, aux obsèques de Séverine où tous les membres du gouvernement, les présidents de la Chambre et du Sénat, tous les pouvoirs publics, toutes les grandes associations étaient ou présents ou représentés, sans aucune raison d'ordre politique ou protocolaire pour apporter l'hommage du pays tout entier à des femmes d'une valeur incontestable...incontestée.

Dans les premiers jours de juin prochain, le centenaire de Clémence Royer sera commémoré à la Sorbonne sur l'initiative d'un comité qui réunit les plus hautes personnalités scientifiques actuelles, françaises et étrangères.

Presque à la même époque aura lieu à Paris l'inauguration d'une rue "Séverine", cérémonie qui donnera lieu nous l'espérons bien à une grande manifestation populaire digne de celle qui en sera l'objet.

Dans la grande salle de ce même Hôtel des sociétés savantes [*où nous sommes en ce moment, le Conseil national des femmes françaises organisera le 2 mai en l'honneur de Séverine une réunion. Je vous demande d'y assister*] [*passage rayé, rétabli par nous*]

Vous y entendrez parler de Séverine journaliste, de Séverine oratrice, de Séverine apôtre, de Séverine amie des humbles, de Séverine défenseur des opprimés, de Séverine l'une des plus belles figures des temps modernes.

Et la soirée ne suffira [pas] à dire tout ce qu'il en faudrait dire !

S'il n'est pas défendu de soutenir que, dans la littérature contemporaine, les femmes tiennent le premier rang, il est incontestable que le journalisme compte, actuellement, des professionnelles remarquables sans parler de celles qui ne sont encore que des "occasionnelles" et qui souvent, font preuve de valeur.

Mais n'est-il pas oiseux après avoir salué de récentes disparues comme Louise Bodin, polémiste d'envergure, de citer devant un auditoire averti, des femmes journalistes comme Colette, Andrée Viollis, Germaine Beaumont, Gérard d'Houville, Alice la Mazière, Henriette Sauret, Fanny Clar, Blanche Vogt, Huguette Garnier, Simone Téry, Lucie Faure Favier, Odette Pannetier, Hélène du Taillis, Annette Comin, Marguerite Prévost, sans compter Yvonne Sarcey, Louise Weiss, Colette Reynaud, plus directrices et bonnes directrices que journalistes ... et tant d'autres dont le talent est, de tout le monde connu et reconnu, auxquelles aucun sujet n'est interdit parce que leur compétence est générale...

Que diraient-elles, les journalistes d'autrefois, celles d'avant *La Fronde*, les "comtesses" de Renneville, les Jeanne Thilda, les Etincelle, les Camée qui se croyaient des journalistes parce qu'elles essayaient de donner une allure tant soit peu littéraire à des articles de mondanité ou de mode, aujourd'hui l'apanage des courtiers ou courtières de publicité... que diraient-elles en voyant leurs modernes consœurs tenir les rubriques les plus importantes, faire des enquêtes des plus délicates, des reportages sensationnels ! Courir le monde à la recherche d'un personnage ou d'une idée !

Autres temps autres mœurs dit le proverbe...

Autres situations autres devoirs ... vais-je dire à mon tour aux femmes journalistes qui entre autres devoirs, en ont un urgent à remplir, celui d'empêcher la faillite du féminisme, faillite à laquelle on nous prépare en douceur dans le calme endormeur des salons, la séduction des relations mondaines.

Qu'on le veuille ou non, nous sommes en République c'est-à-dire que la majorité des Français veut la République et c'est d'un Parlement en majorité laïc et Républicain que nous attendons la réforme qui nous libérera à jamais : le bulletin de vote.

Nos législateurs nous demandent des gages, des assurances et ce sont des femmes notoirement réactionnaires – ce qui est leur droit – notoirement cléricales – ce qui est leur droit – que nous mettons en avant pour la lutte et dont nous faisons nos garantes!

Le féminisme à force de vouloir être de bon ton, bien pensant et ne choquant personne s'endort au lieu de faire ce qu'il a le devoir de faire aujourd'hui : de la politique – toutes les politiques, de la plus rétrograde à la plus avancée, le féminisme s'adonne aux bonnes œuvres !!! Et non aux belles œuvres philanthropiques comme les comprend aujourd'hui l'entraide sociale, mais aux œuvres dites charitables à la mode d'autrefois qui créent les fausses quêtes... et les vrais mendiants.

Dans l'organisation des œuvres sociales la suprématie des femmes n'est plus à démontrer. C'est un fait acquis et leur concours sera toujours apprécié.

Pour créer des garderies d'enfants, des maternités ou des asiles il n'est pas nécessaire d'être électrice ni éligible... la preuve c'est que tout cela existe. Mais pour améliorer la situation morale et matérielle de toutes les femmes vivant d'après nos lois sous un régime d'exception pour arriver à obtenir cette réforme qui est de stricte équité : il faut le bulletin de vote.

Pour travailler utilement, pratiquement à la grande œuvre de Paix, il faut aux Françaises le bulletin de vote car ce n'est pas avec de la sensibilité, des soupirs ou des larmes que l'on arrête les batailles. C'est avec la puissance politique que donne le bulletin de vote.

Mais cette puissance politique ne doit être ni aveugle ni ignorante. Elle doit savoir, elle doit avoir appris que rien n'est absolu ; que tout est relatif dans les grandes questions qui règlent le sort des peuples comme des individus : nécessités économiques, concurrence dans le travail, surcroît ou pénurie de population, production minière, agricole, conditions géographiques ou climatiques ; caractères ethnologiques, de tout cela il faut avoir au moins des notions élémentaires – si l'on veut être digne de participer au gouvernement d'un pays. Et cela ne s'acquiert pas en brochant des layettes.

Combien d'électeurs, actuellement, ont étudié ces choses, direz-vous. C'est parce qu'ils sont trop peu nombreux, vous répondrai-je, que le suffrage universel est si justement décrié...

Le vrai féminisme a pour devoir, pour raison d'être, il faut le leur rappeler, de chercher à y apporter un élément nouveau, élément sain, éclairé et non d'ajouter des ignorances aux ignorances, des incapacités aux incapacités.

Oui, les femmes doivent faire leur éducation politique si elles veulent exercer bientôt des droits politiques.

Et les femmes journalistes de toutes les opinions doivent les y inciter car... paraphrasant la parole célèbre... "Je vous le dis en vérité : si les femmes le veulent, les temps sont proches".

Un devoir des femmes journalistes est d'apprendre pour pouvoir enseigner à leur tour le vrai, le grand rôle qui fut celui de tant de femmes et dans toutes les branches de l'activité humaine : art, science, gouvernement... rôle que l'histoire a volontairement ou laissé dans l'ombre ou faussé.

Ce qui permet à tant d'hommes de prétendre que dans aucun domaine les femmes, jamais ne furent supérieures.

C'est un préjugé qu'il faut combattre ; qui ne repose que sur une ignorance voulue et soigneusement entretenue pour barrer la route aux activités et aux compétences féminines.

Obtenez qu'au moins, dans les écoles où les femmes sont instruites on enseigne le véritable rôle des femmes dont l'histoire doit obligatoirement s'occuper, ne serait-ce que comme savantes en toutes sciences ou comme chefs d'Etat. La campagne est bien intéressante à faire. Elle vous réserve d'extraordinaires surprises.

Il n'y a pas que des injustices actuelles à réparer. Il y en a de posthumes dont, à travers les âges, des femmes sont victimes.

Mieux que toutes les autres, les femmes journalistes sont placées pour accomplir cette œuvre de Justice.

Qu'elles y travaillent et elles auront bien mérité de celles qui, jadis, non sans peine leur ont frayé la route... et de celles qui, plus tard, à leur suite et à leur exemple s'y engageront à leur tour.